

MONTRE-MOI CE QUE TU VOIS DE L'AUTRE

QUE JE NE VOIS PAS

« Plutôt que de nous en méfier, il serait à mon sens plus sain de célébrer les différences culturelles. »

Alejandro González Iñárritu | réalisateur du film *Babel* | 2006¹

¹Photo Sélection Magazine, culture, p. 20, 2005.

La vie quotidienne favorise les rapports humains, et ce, en regard de nos différences culturelles. Se nourrir, se vêtir, s’abriter, la naissance, le mariage, la mort, la maladie, les anniversaires, la jeunesse, la vieillesse, la douleur, l’espoir, l’amour, le partage, le bonheur, les loisirs, la communication, les croyances, les rituels, les rêves... sont autant d’éléments qui peuvent nous rassembler et susciter des échanges entre les communautés qui se rencontrent, se mélangent, celles qui sont le fruit de notre histoire.

Ce projet nomade d’exposition célèbre les valeurs partagées par les êtres humains de divers horizons. **Montre-moi ce que tu vois de l’autre que je ne vois pas** propose une représentation de la diversité culturelle telle qu’exprimée à travers le regard de cinq photographes professionnels et de cinq personnalités publiques connues.

Yves Beaulieu, Gilbert Duclos, Olivier Hanigan, Marie-Reine Mattera et Emmanuel Joly suggèrent 41 scènes de la vie quotidienne empreintes d’une vision et d’un traitement personnels. Leurs images établissent un dialogue avec cinq courts films documentaires réalisés sur le même thème.

Pendant plusieurs années, la réalisatrice de cette série, a sélectionné une multitude d’articles de journaux d’ici et d’ailleurs qu’elle a proposés comme point de départ à une conversation intime entre **Alexandre Da Costa** (violoniste), **Tania Kontoyanni** (actrice), **Jean-Guy Moreau** (humoriste), **Maria Mourani** (députée fédérale et criminologue) et **Roger Sinha** (chorégraphe), lesquels ont prêté leurs voix à la lecture de certains extraits de ces articles. Provenant de milieux différents, ils représentent bien la diversité culturelle intergénérationnelle actuelle. Dans ce rôle à contre-emploi, chacune des personnalités a apporté au texte qu’il a choisi une couleur qui lui est propre, révélant ainsi une certaine partie de son vécu et de son parcours.

Les images ont un grand pouvoir de révélation lorsque, une à une, on prend le temps de bien les voir. L’image devient alors un matériau sensible à travers lequel se révèle, ici, la diversité. Ce que tu vois de l’autre n’est pas nécessairement ce que je vois et, ce je vois de l’autre n’est pas toujours ce que tu vois. La photo a cette double fonction de documenter et d’agir comme un révélateur sur nos sens. Elle devient alors un médium permettant de démystifier les différentes cultures et d’en découvrir de nouveaux aspects, d’abord par le regard du photographe, puis par l’image qu’on interprète avec toutes nos références personnelles, qui reste gravée dans notre esprit en fonction de l’importance qu’on lui accorde et des connotations qu’elle éveille en nous.

«Je définis la diversité culturelle comme étant à la fois multiculturelle, multiethnique et représentant le tissu de la société québécoise dans son ensemble, ses diverses communautés et ses couches sociales variées. Bref, la diversité culturelle, c’est l’Autre pluriel dans sa façon d’être, de penser et de s’exprimer.»



Johane Bergeron
commissaire de l'exposition et réalisatrice



www.montre-moi.ca
johanebergeron@videotron.ca

Alexandre Da Costa

violoniste



Alexandre Da Costa a choisi de lire un article de Marc Thibodeau paru dans *La Presse* du 7 octobre 2007, « **Le drame des cayucos** ».

D’origine jamaïcaine et portugaise par son grand-père maternel, Alexandre Da Costa est né à Montréal en 1979. Très jeune, il démontre un intérêt hors du commun pour le violon et le piano. Il donne ses premiers concerts à l’âge de neuf ans avec cette étonnante particularité d’exceller avec autant de virtuosité et de musicalité dans la pratique de ces deux instruments, ce qui lui vaut d’être reconnu comme prodige de la musique. Sa carrière en tant que violoniste soliste commence très tôt et il est rapidement propulsé sur la scène comme soliste avec orchestre tout autant qu’en récital. Toutes les critiques saluent sa technique parfaite qui lui vient tout droit de l’École russe.

Gagnant de nombreux premiers prix nationaux et internationaux, Alexandre Da Costa a donné plus de 1000 concerts et récitals dans les plus grandes salles du monde, en Amérique du Nord, au Mexique, en Europe (où il a vécu durant plusieurs années), en Asie et au Royaume-Uni. Il a enregistré 12 CD solos et ses enregistrements en direct ont été diffusés sur les ondes des plus grandes chaînes radiophoniques. En 2012, il gagne le prix Juno pour l’Album classique de l’année. En plus de ses activités de soliste, il est professeur au Conservatoire de musique de Gatineau (Québec, Canada) et donne fréquemment des classes de maître dans plusieurs universités et conservatoires d’Europe et d’Amérique. Alexandre Da Costa joue sur un Guarneri del Gesù de 1730 avec un archet Sartory, prêtés par Canimex.

<http://www.alexandredacosta.com>



Le drame des cayucos



MARC THIBODEAU
ENVOYÉ SPÉCIAL

TENERIFE

Dans quelques heures, le petit port de Los Christians sera de nouveau pris d'assaut par les milliers de touristes venus chercher soleil et bon temps dans cet Éden montagneux de l'archipel espagnol des Canaries, au large du Maroc.

Amusez-vous!, Gâtez-vous!, On ne vit qu'une fois!, claironnent les affiches posées devant l'un des restaurants qui bordent la plage noirâtre où sont cordées des dizaines de chaises longues et de parasols.

L'amusement est pour l'heure la dernière chose à l'esprit des bénévoles de la Croix-Rouge qui s'activent dans la pénombre à préparer des tentes d'accueil et des sacs de nourriture et de vêtements de rechange.

Le bateau orange de l'équipe de sauvetage maritime, parti vers minuit, doit revenir sous peu au port, situé dans le sud de l'île de Tenerife. Avec à son bord des dizaines d'immigrants africains rescapés d'une périlleuse traversée en cayuco, une embarcation de pêche dans laquelle des pas-

seurs sans scrupules entassent parfois plus de 100 personnes.

Le premier pose finalement un pied chancelant sur le quai à cinq heures du matin avec l'aide du personnel maritime, qui arbore, pour des raisons sanitaires, des masques blancs et des gants. L'un des immigrants, épuisé, est couché au sol dans le bateau de sauvetage. Il réussit à se relever à la suite de ses compagnons, pour la plupart de jeunes Noirs d'une vingtaine d'années qui observent avec un air ahuri la commotion suscitée par leur arrivée.

C'était trop, trop, déclare un homme de 27 ans d'origine ivoirienne en mâchonnant nerveusement un biscuit sec. La traversée, réussit-il à balbutier après avoir demandé quelques conseils linguistiques à ses compagnons assis près de lui, aura duré quatre jours à travers une mer agitée et dangereuse.

On ne parle pas aux immigrants... Ils ne sont pas libres, s'interpose le commissaire de police, Luis Carrion, qui dirige les jeunes hommes vers un fourgon policier en les encourageant d'un « pssst » et d'une poussée de la main.

La scène, survenue dans la nuit de mardi à mercredi, ne cesse de se répéter aux Canaries, qui font face depuis un an à un afflux sans précédent d'immigrants illégaux. En neuf mois, plus de 27 000 personnes sont arrivées à bord de cayucos —partant du Sénégal, du Maroc ou encore de la Mauri-

tanie—, soit trois fois plus que le précédent record pour un an.

Il faut faire cesser ce drame humain, plaide en entrevue le vice-ministre des Canaries pour l'immigration, Froilán Rodríguez, qui impute la hausse du nombre

Le gouvernement local dit avoir recueilli, dans ses eaux territoriales, environ 600 cadavres en sept mois. Le nombre de morts pourrait en fait être des dizaines de fois plus élevé selon les estimations de certaines ONG.

d'immigrants dans la zone au resserrement des contrôles dans les couloirs de migration traditionnels au nord de l'Afrique.

Les tentatives de traversée en cayucos s'apparentent plus souvent qu'autrement à un suicide, déplore M. Rodríguez, qui insiste sur le nombre important de noyades.

Le gouvernement local dit avoir recueilli, dans ses eaux territoriales, environ 600 cadavres en sept mois. Le nombre de morts pourrait en fait être des dizaines de fois plus élevé selon les estimations, impossibles à vérifier, de certaines ONG.

Un employé du service de sauvetage maritime rencontré sur le port relève qu'il a plus d'une fois trouvé des immigrants morts de faim, de soif ou de maladie dans les cayucos à leur arrivée.

L'afflux d'immigrants illégaux pèse lourdement sur l'archipel,

qui ne dispose pas d'infrastructures suffisantes pour les accueillir correctement dans les centres d'internement. Ils doivent normalement y passer 40 jours avant d'être transférés vers la péninsule où ils sont pris en charge par le

gouvernement espagnol. Un faible pourcentage sont renvoyés directement chez eux par avion.

Des affrontements avec les policiers, débordés, ont été signalés à quelques reprises dans les centres des Canaries, qui sont répartis sur plusieurs îles, en général dans des endroits éloignés des zones résidentielles.

L'absence quasi complète de contacts avec la population locale n'empêche pas l'apparition de tensions.

C'est arrivé à quelques reprises que des personnes crient des insultes aux immigrants à leur arrivée au port, commente une bénévole de la Croix-Rouge, qui s'indigne du fait que certains politiciens locaux parlent des ressortissants africains comme des envahisseurs.

Le journal local *El Día*, réputé être un bon reflet de l'état d'esprit des résidents de l'île de

Tenerife, la plus touchée par l'immigration, multiplie les éditoriaux dans cette veine. Dimanche, le quotidien s'inquiétait de la possibilité que l'arrivée d'immigrants sans papiers se traduise, en raison de contrôles sanitaires trop laxistes, par l'apparition de pathologies disparues depuis longtemps.

M. Rodríguez assure que les résidents des îles Canaries sont, dans l'ensemble, très tolérants. Il faut cependant tenir compte de la capacité d'intégration de l'archipel, déjà surchargé, plaide-t-il.

L'approche de la fin de l'année, marquée par des mers agitées qui rendent plus difficile le passage, a contribué dans les dernières semaines à faire diminuer sensiblement le nombre de cayucos.

Bien que le gouvernement espagnol ait salué il y a quelques jours cette baisse comme un signal de sortie de crise imputable à de nouvelles mesures de contrôle, incluant le rapatriement par avion d'immigrants sénégalais, rares sont les personnes à Tenerife qui partagent cet optimisme.

S'ils ne viennent pas ici, ils vont aller à Ceuta ou Melilla (des enclaves espagnoles dans le nord du Maroc) ou en Italie. Le problème n'est pas ici, il est dans le pays de départ, souligne Gil, un membre de la Garde civile espagnole qui a récupéré plusieurs cayucos en mer.



PHOTO SANTIAGO FERRERO. REUTERS

Lorsqu'ils débarquent sur la terre ferme, les candidats à l'immigration sont épuisés, vidés par une traversée dangereuse durant laquelle plusieurs d'entre eux sont morts de faim, de froid ou de maladie.

« **Nous sommes tous des miroirs où des gens cherchent des étrangers.** »

Gilles Vigneault à Jean-Guy Moreau | 1988 ²

²Dédicace de Gilles Vigneault à Jean-Guy Moreau dans son livre « Le temps de lire », 13 septembre 1988, Montréal, Éditions de l'Arc.

Tania Kontoyanni a sélectionné des extraits tirés d'un dossier intitulé: **«États-Unis: la fin de la société blanche»**, paru dans le numéro 624 du *Courrier International* en octobre 2002.

Tania Kontoyanni est née de parents grecs venus s'installer à Québec, la ville où elle a grandi. Après un baccalauréat en administration des affaires de l'Université Laval, elle obtient un diplôme du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 1994. Depuis, elle partage son travail de comédienne entre le théâtre, le cinéma et la télévision. Cette actrice talentueuse aux multiples dons a souvent tenu des rôles de métisse en raison de son allure racée. Sa carrière a démarré avec la télésérie de Jean-Claude Labrecque *Le Sorcier*. On l'a vue aussi dans plusieurs autres séries télévisées importantes comme *Lance et compte* et *Tribu.com*, ainsi que dans de nombreux films indépendants tels que *La belle empoisonneuse*, *Bonzaion* et *Combien je t'aime*.

Tania Kontoyanni est également une fière représentante du Québec lorsque vient le temps de s'impliquer et de partager ses valeurs, ainsi que celles des diverses communautés culturelles. Elle a été, entre autres, porte-parole pour la SAAQ auprès des jeunes en 1997, porte-parole pour le ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration dans le cadre de la Semaine québécoise de la citoyenneté en 1998 et 1999, coprésidente du Conseil de la souveraineté du Québec avec Gérald Larose de 2005 à 2008. Toujours attirée par l'exploration des différentes formes de communication, elle est également animatrice (télé et spectacles), chroniqueuse, réalisatrice audio, auteur et metteur en scène (variétés). Mère d'un enfant, elle partage sa vie avec l'artiste, Luck Mervil.

Tania Kontoyanni

actrice



photo : Isabel Zimmer

<http://www.agenceduchesne.com/>





en couverture

◀ Elvira et Edward, un jeune couple new-yorkais.

■ Et si les Etats-Unis n'étaient plus un pays de Blancs et de Noirs, mais de "Browns", autrement dit de bruns, de métis ? C'est la thèse que développe l'essayiste mexicano-américain Richard Rodriguez dans un livre joyeux et iconoclaste.

■ Les Américains – et surtout les plus jeunes – se sentent en effet de plus en plus à l'étroit dans les catégories raciales traditionnelles, comme le montrent les résultats du dernier recensement effectué en 2000.

■ D'ailleurs, la culture populaire a cessé d'être exclusivement blanche : le métissage est depuis quelques années une réalité dans la publicité, la musique, le cinéma, la télévision.

■ Cela va-t-il bouleverser durablement les rapports sociaux entre les communautés, comme l'espère le journaliste noir Leon Wynter, et permettre une certaine égalité entre Blancs et non-Blancs ? Ou cela accentuera-t-il au contraire les crispations de ceux qui redoutent de voir leur identité se fondre dans un nouveau melting-pot multiracial ?

ÉTATS-UNIS LA FIN DE LA SOCIÉTÉ BLANCHE

Le triomphe de la culture "brown"

Brown, c'est la couleur du métissage, de l'amour, de la liberté.

C'est aussi l'avenir des Etats-Unis, se réjouit l'essayiste Richard Rodriguez. Entretien.

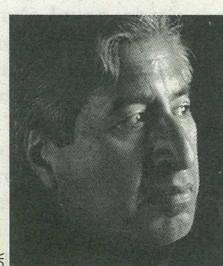
SALON MAGAZINE (extraits)
San Francisco

Sans races, nous n'aurions pas de musique, pas de films, pas de prisons, pas de politique, pas d'Histoire, pas de bibliothèques, pas d'universités, pas de conversations, pas de motivations. *Ni Dorothy Dandridge. Ni Bill Clinton*, écrit l'essayiste et journaliste Richard Rodriguez dans *Brown : The Last Discovery of America* [Brown : la dernière découverte de l'Amérique ; Viking, New York, 2002]. Pourtant, Rodriguez ne souhaite rien de plus au monde que faire voler en éclats le concept de race et introduire l'idée d'une Amérique *brown* [littéralement : brune, mais aussi métisse, dans tous les sens du terme], impure, indistincte et contradictoire. Pour Rodriguez, "seule la confusion peut nous sauver". La confusion n'est

peut-être pas ce que recherchent les lecteurs qui essaient d'y voir plus clair sur les questions de race et d'ethnicité. Pourtant, les essais optimistes et souvent sentimentaux qui composent *Brown* reflètent ce qui se passe déjà aux Etats-Unis : un grand nombre d'Américains se définissent comme hispaniques, ce qui, souligne Rodriguez, n'est pas une catégorie raciale. Les Américains continuent de se mêler, et ce en dépit des classifications du recensement et des programmes d'intégration prioritaire, dont le but est d'accentuer les différences.

Le premier essai du livre s'intitule *The Triad of Alexis de Tocqueville* [La triade d'Alexis de Tocqueville]. Rodriguez décortique la scène du livre de Tocqueville *De la démocratie en Amérique*, où une Indienne et une esclave africaine veillent sur un enfant blanc, la fille d'Europe. Le souvenir de ce trio plane sur l'ensemble de l'ouvrage, chaque personnage se retrouvant à tour de rôle en confrontation directe avec l'un des deux autres. Richard Rodriguez nous a reçus chez lui, à San Francisco.

La plupart des gens vont croire que vous parlez de couleur de peau dans votre livre. RICHARD RODRIGUEZ Oui. Et de Latinos. En fait, vous parlez d'idées *brown*. Pouvez-vous nous expliquer ce que cela signifie ?



■ L'auteur

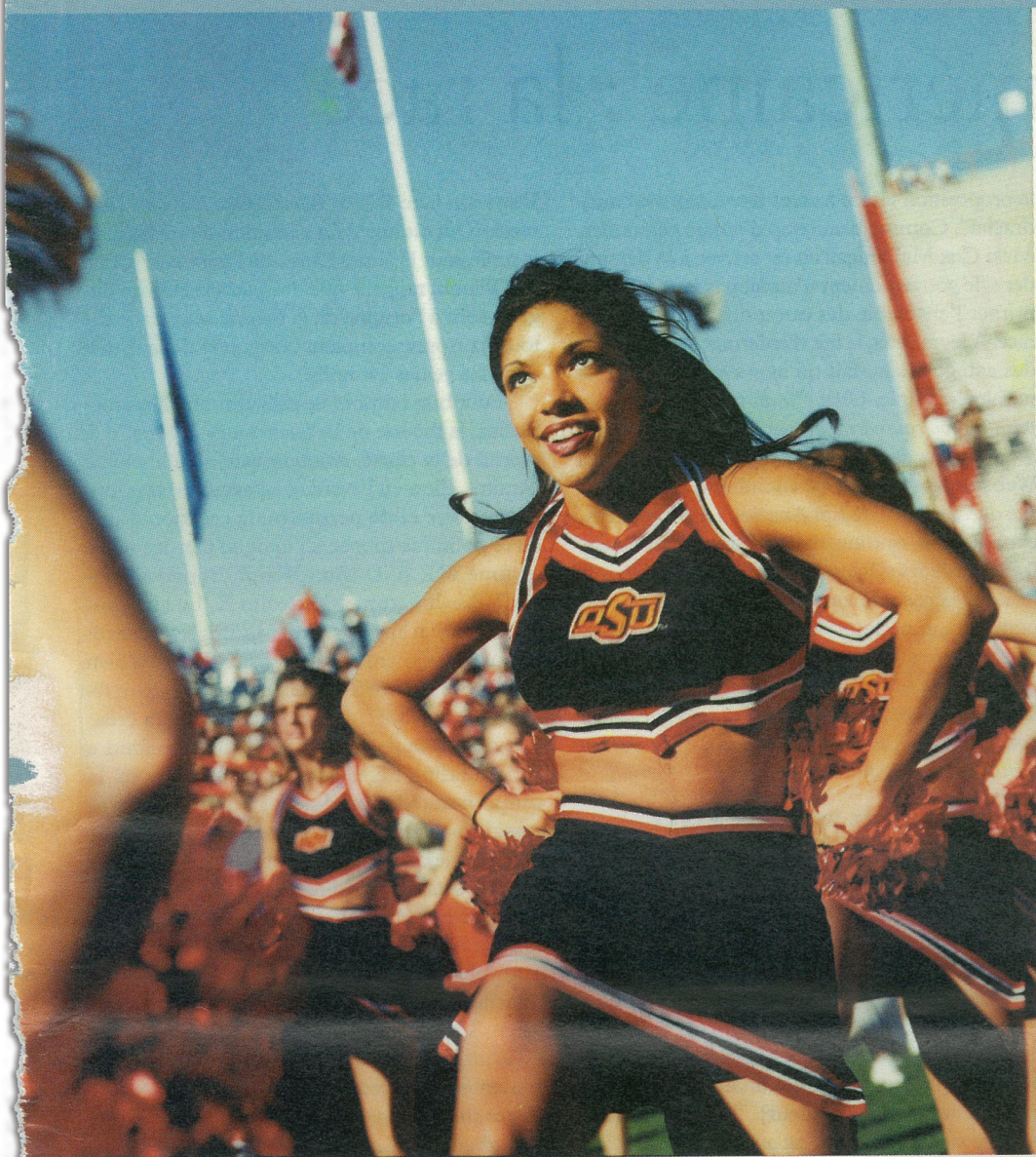
Né en 1944 de parents mexicains, Richard Rodriguez a grandi à Sacramento, en Californie. Outre de nombreux articles publiés dans les grands journaux américains, il est l'auteur de *Hunger for Memory* (1983) et de *Days of Obligation* (1992), les deux premiers volets d'une trilogie qui s'achève avec *Brown*.

Ce qui m'intéresse dans le brun, c'est qu'on l'obtient avec beaucoup de couleurs différentes. Au départ, j'avais l'impression que la plupart des Américains voyaient les Hispaniques de cette couleur. Mais ce qui m'intéressait n'était pas tant l'aspect hispanique de la chose que la couleur, le brun : qu'est-ce que le brun ? Il m'a semblé que les principales questions posées par la couleur aux Etats-Unis étaient dues au fait que nous sommes tous, avec nos différentes couleurs, nos différentes nuances, en train de nous fondre les uns avec les autres et de créer une nation *brown*. J'ai essayé d'écrire un livre *brown*, c'est-à-dire de manière *brown*, en ayant recours à la contradiction et au paradoxe, ainsi qu'à des procédés rhétoriques qui reflètent la façon dont je vis ma vie. C'est-à-dire, entre autres, en tant que descendant des conquistadors et des Indiens, en tant qu'hispanique.

C'est ce qu'"hispanique" signifie pour vous ?

J'adore le mot "hispanique" parce qu'il exprime un paradoxe de mon existence : je vis en effet dans un monde anglophone, mais je suis un descendant de l'Empire espagnol. Et je suis aussi catholique et homosexuel.

Vous évoquez cette tension que représente le fait d'être deux choses apparemment



◀ "Pompom girl" soutenant l'équipe universitaire de football américain de Texas Tech. Oklahoma, novembre 2001.

■ Lexique

Pour parler des Blancs, des Noirs, des Indiens et des autres groupes humains qui peuplent leur pays, les Américains emploient volontiers le mot "race", ce qui paraît aujourd'hui choquant en France, où le terme est connoté comme raciste. Les Etats-Unis en sont restés à une conception héritée des naturalistes européens du XIX^e siècle, qui divisaient l'espèce humaine en races différentes en fonction de critères tels que la couleur de la peau, la forme du visage, le type de chevelure, etc., et ce alors même que la génétique moderne a montré que la notion de race n'avait aucun fondement biologique. De plus en plus d'Américains ne se reconnaissent plus dans des catégories aussi réductrices que "blanc" ou "noir". Nombre d'entre eux, à commencer par les Hispaniques, préfèrent se revendiquer comme étant *brown*. Un adjectif qui évoque le pigment brun de la peau, mais aussi le métissage, tant au sens physique que social ou culturel du terme.

contradictoire, homosexuel et catholique, et hispanique de surcroît. En quoi cela influe-t-il sur votre identité d'Américain ?

Cette tension peut créer un dilemme et entraîner un grand sentiment de confusion. A un moment, surtout après le 11 septembre 2001, lorsque le livre était presque terminé, j'ai pensé que le brun risquait de devenir une couleur très dangereuse à l'avenir. Oussama Ben Laden est un homme *brown* dans le sens où je l'entendais et pas seulement en raison de sa couleur de peau. Il a reçu une éducation cosmopolite. On peut le voir dans *Vanity Fair* à l'âge de 14 ans, posant avec sa famille devant l'hôtel *Beau-Rivage*, à Genève, parlant français, souriant à l'appareil. Et puis, deux ans plus tard, on apprend qu'il refuse d'être cela, qu'il ne veut être qu'une seule chose, dans une grotte avec d'autres hommes exactement comme lui. Plusieurs signes, dans le monde entier et dans notre pays, montrent que certains vont réagir contre leur "bruneté" en la niant. C'est la raison pour laquelle cette époque risque d'être dangereuse.

Mais, pour moi, cette époque est aussi placée sous le signe de la créativité, une créativité que résume très bien cette femme qui m'a écrit pour me dire qu'elle est la fille d'un juif new-yorkais et d'une musulmane iranienne. Le fait qu'il y ait des musulmans juifs aux Etats-Unis me paraît très intéressant et potentiellement très créatif. On y goûte déjà dans nos assiettes, avec par exemple la cuisine italo-chinoise de

tel ou tel restaurant chic de SoHo. Mais il nous reste encore à formuler d'une manière ou d'une autre ce que nous ne faisons que goûter. Une femme me raconte qu'elle est coréano-africaine, puis elle me dit que ce n'est pas tout, qu'elle est aussi bouddhiste baptiste. J'ai raconté cette anecdote à un ami théologien à Seattle, et il m'a affirmé que c'était impossible. Je lui ai répondu : "Pourtant elle marche, elle existe, et elle a encore beaucoup de choses à nous dire."

Est-ce cela qui vous fait dire que parler de métissage donne une telle liberté ?

Aux Etats-Unis, nous n'avons jamais voulu accepter la composante érotique de notre histoire. Peut-être parce que tout notre effort était individuel et non pas collectif. L'Amérique latine, en revanche, à cause de toutes ses races – à certains égards, le racisme s'y fait sentir davantage qu'aux Etats-Unis –, a toujours eu des mots pour désigner les différentes possibilités qui existent quand deux personnes se rencontrent et font des enfants. En revanche, aux Etats-Unis, [l'actrice] Halle Berry remporte un oscar et aujourd'hui nous ne sommes pas capables de dire qu'elle est mulâtre, alors que les Latino-Américains le diraient franchement. Il y a toujours cette réticence et, quand quelqu'un essaie de passer outre, comme [le golfeur] Tiger Woods, les gens ont l'impression qu'il essaie de nier ou d'éviter quelque chose. La latinisation des Etats-Unis, qui est en cours, va aller dans le sens d'une conception plus vivante et plus ludique du métissage.

Cette réticence ne trouve-t-elle pas son origine dans la règle de la "seule goutte de sang" [voir aussi p. 40], qui détermine l'identité raciale ?

Oui, l'esclavage a laissé aux Etats-Unis une grande cicatrice et un grand sentiment de culpabilité. Le dur combat des Africains-Américains pour racheter le péché originel de ce pays s'est toujours inscrit à l'intérieur de cette dialectique du noir et du blanc. Evidemment, la théorie de la goutte de sang en faisait partie, dans un pays où les gens commençaient à se mélanger. Cette théorie raciste et absurde selon laquelle il suffit d'avoir une seule goutte de sang noir pour être noir a eu des conséquences assez bizarres pour ceux d'entre nous qui n'étaient pas africains, mais qui étaient *brown*.

Que voulez-vous dire par là ?

On avait l'impression d'être complètement hors sujet. Il y avait une comptine que j'entendais souvent lorsque j'étais enfant : "If you're white, you're all right, if you're black, stand back, if you're brown, stick around" [Si t'es blanc, t'es dans le vent, si t'es noir, va te faire voir, si t'es brun, reste dans ton coin]. D'un côté, cela donnait une grande liberté, parce qu'on ne faisait pas partie du grand débat qui occupait les Etats-Unis, mais, d'un autre côté, on avait l'impression d'en être exclu.

Lorsque vous étiez plus jeune, vous vous êtes tourné vers les écrivains noirs en quête d'un sentiment d'identité. Ou d'autre chose peut-être ?

Je cherchais surtout quelque chose qui me permettrait d'arriver à une compréhension de moi-même, mais, en tant qu'Américain, j'étais à la recherche de l'histoire la plus intime des Etats-Unis. Il me semblait que chacun d'entre nous était impliqué dans le combat des Africains-Américains pour assurer leur entière liberté dans ce pays. Je sais que certains ont trouvé étrange que dans ma jeunesse je me sois intéressé au combat des Africains-Américains plutôt qu'aux écrivains mexicains. Mais c'était comme ça. C'était la grande histoire de ma génération.

Au bout du compte, j'étais concerné puisque les mesures mises en œuvre pour atténuer les effets du racisme anti-Noirs – c'est-à-dire les programmes d'intégration prioritaire [*affirmative action*] – ont été étendues dans les années 70 à des gens qui n'étaient pas noirs, à moi, par exemple, en tant qu'hispanique. J'ai bénéficié de tout cela, de toute cette souffrance, de toutes ces manifestations, de la violence de ces années-là et de la volonté d'un peuple déterminé à relever la tête. Moi, le métis Richard Rodriguez, enfant de l'Amérique latine, je suis devenu le bénéficiaire de tout cela, ce qui représente le grand paradoxe de ma vie.

Cela vous a d'ailleurs posé problème.

J'ai toujours eu des sentiments très partagés à ce sujet parce qu'en aucun cas je n'ai été la victime première de la discrimination raciale.

Que voulez-vous dire ?

Je n'en ai pas été victime. Mon père avait la peau très claire et paraissait plus européen qu'autre chose. Ma mère a des traits plus indiens. Lorsque j'étais enfant, à Sacramento, et que ma famille a accédé à la classe moyenne, on nous incitait à ne pas être mexicains. Les voisins nous disaient que nous étions espagnols. Ma mère répondait chaque fois : "Non, (suite page 41) ▶"

immigr. québécois p/r à l'apposition anglais français



en couverture

Une notion bien américaine : la race

Le classement de la population par races a pour but de lutter contre les discriminations. C'est pourquoi certains, au sein de la communauté noire, redoutent la disparition de ces catégories.

THE WASHINGTON POST (extraits)
Washington

Lorsque les parents de Maya McDougall regardent leur fille, ils ne voient qu'un bout de chou avec les yeux en amande qui fait ses premiers pas dans le salon. Mais Meki Cox McDougall, d'origine noire et chinoise, et Chris McDougall, d'origine irlandaise et italienne, savent pertinemment que les autres ne portent pas le même regard sur leur fille. Ils se demandent si elle finira par être un jour entièrement acceptée dans un pays obsédé par la couleur de peau. Les résultats du recensement 2000 [voir les graphes ci-dessous] ont été plus que jamais l'occasion pour le pays de tenter de répondre aux complexes questions qui le taraudent : qu'est-ce que la race, et en quoi nous définit-elle ? Le recensement 2000 permettait pour la première fois à la population de se définir comme appartenant à plus d'une race, et de choisir entre 126 catégories et combinaisons. Parmi celles-ci figurait celle qui correspond à la petite Maya : blanc, noir, amérindien et asiatique. Le classement par races accomplit plusieurs fonctions essentielles dans les Etats-Unis d'aujourd'hui : il permet de redessiner les circonscriptions, de distribuer les aides fédérales et de faire respecter les lois sur les droits civiques. Des mesures jugées fondamentales pour en finir avec les discriminations et assurer l'égalité des chances.

Au moment de remplir le questionnaire du recensement 2000, il y a deux ans, Meki Cox McDougall fut tentée de cocher toutes les cases et de déclarer sa fille et elle-même comme étant "multiraciales". Mais cette option n'était pas possible. Cédant à une revendication de longue date, le gouvernement fédéral a inclus la possibilité de choisir plus d'une race ; en revanche, il a rejeté

↓
Histoire
1790 Le premier recensement ne propose que trois catégories : "Blancs", "affranchis" et "esclaves". Population totale : 3,5 millions. Les Noirs représentent 19,3 % de la population, et neuf sur dix sont esclaves.
1860 Deux catégories sont ajoutées : "Amérindiens" et "Chinois", qui ne représentent que 1 % des 31 millions d'habitants.
1930 C'est l'année où la population est la moins diverse : 89,8 % des 123 millions d'habitants sont blancs.
1980 Introduction de la catégorie "Hispaniques". Ils représentent 11,5 % de la population.
2000 Avec 126 combinaisons possibles, le recensement est plus diversifié que jamais. Les Blancs non hispaniques représentent 69,1 % des 281 millions d'habitants.

la proposition visant à créer une catégorie "multiracial". Comme beaucoup d'autres personnes, Meki Cox McDougall en est arrivée à se demander si le gouvernement n'aurait pas intérêt à supprimer l'ensemble des questions portant sur la race. A leurs yeux, le fait d'enfermer les gens dans des catégories ne fait qu'aggraver les divisions raciales aux Etats-Unis. "Je dis souvent que ce n'est pas un problème racial qu'ont les Etats-Unis. C'est un problème de raisonnement", déclare Yehudi Webster, professeur de sociologie à l'Université de Californie de Los Angeles. Les Européens, explique-t-il, ont inventé les catégories raciales il y a plusieurs siècles, lorsqu'ils sont arrivés sur de nouveaux continents et qu'ils ont colonisé des peuples qui ne leur ressemblaient pas. Mais, depuis, ils se sont mélangés à ces gens, brouillant les frontières qu'eux-mêmes avaient tracées. "La plupart des anthropologues s'accordent à dire que la notion de race n'a aucun fondement, il y a trop de métissage", poursuit-il.

EST NOIRE TOUTE PERSONNE AYANT UNE GOUTTE DE SANG NOIR

La couleur de peau reste toutefois un élément déterminant dans la société et la politique américaines, influant sur la manière dont les gens sont perçus sur leur lieu de travail, dans la rue, par la police et la justice. C'est pour cela que le classement de la population en races est nécessaire, estime Hilary Shelton, de la NAACP [l'Association nationale pour l'avancement des gens de couleur]. "La race, ce n'est pas une vue de l'esprit. C'est quelque chose de bien réel... Quand un automobiliste se fait arrêter en raison de son apparence, il y a toutes les chances pour que ce soit un Noir."

Que ce Noir ait la peau claire ou foncée, qu'il soit un immigré africain ou un Américain métis, ça n'a guère d'importance aux Etats-Unis, constate Ronald Walters, professeur de sciences politiques à l'Université du Maryland et africain-américain. "Soixante-dix pour cent de la population noire a du sang autre, surtout écossais, irlandais et amérindien. Pourtant, on nous définit comme noirs", dit-il. La raison en est une invention purement américaine, connue sous le nom de théorie de la "seule goutte de sang" [one drop theory].

Dans son livre *Who is Black ? One Nation's Definition* [Qui est noir ? La définition d'une nation], le professeur F. James Davis, de l'université d'Etat de l'Illinois, rappelle que des gouverneurs de Virginie sont à l'origine de la théorie selon laquelle toute personne comptant une goutte de sang noir dans ses veines est noire.

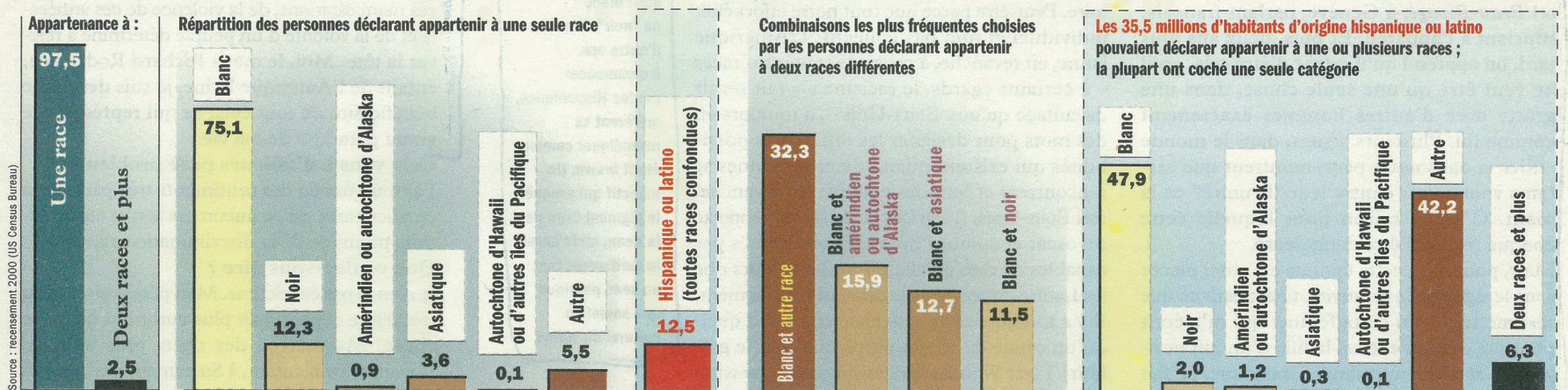
Pour bon nombre de militants africain-américains, la théorie de la "seule goutte de sang" a le mérite de la clarté. Aussi injuste qu'elle puisse paraître, elle a eu l'avantage d'accroître la population noire et de permettre la création d'une force politique menée à l'époque par des métis comme W.E.B. DuBois, Ralph Bunche, Booker T. Washington et Malcolm X. La communauté noire a appris à aimer toutes les nuances qui la caractérisent, pense F. James Davis, si bien que désormais "l'idée même de devoir changer représente une menace". La crainte est que la création d'un groupe "multiracial" ne fasse fondre la population noire, au moment même où la communauté latino devient numériquement aussi importante. C'est l'une des raisons pour lesquelles le débat suscite tant de remous au sein de la communauté noire.

Au cœur du débat se trouvent des gens comme Anette Hewlett, une femme noire à la peau claire qu'on prend souvent pour une blanche, et Elliott Lewis, un homme un peu plus foncé. Tous deux sont métis. Tous deux vivent à Washington. Mais ils se perçoivent de façon totalement différente. "J'ai coché la case 'noir', c'est ce que j'ai toujours fait", confie Anette Hewlett, urbaniste. "La société nous dit qu'il suffit d'une goutte de sang noir pour être noir. Que cela nous plaise ou non, c'est comme ça."

Quant à Elliott Lewis, journaliste de télévision indépendant, il explique : "Je n'adhère pas à cette théorie de la 'goutte de sang'. Je me rappelle parfaitement que, lorsque j'avais dix ans, certains de mes camarades noirs me traitaient de bâtard. Quand on vous assène ce genre de remarques dès votre enfance, vous en arrivez à vous demander quelle est votre place dans la société, confie M. Lewis. J'ai rencontré d'autres personnes métisses qui partageaient ce sentiment." Anette Hewlett s'est aussi sentie rejetée par les Noirs.

Darryl Fears

Répartition de la population américaine en fonction de la race et de l'origine hispanique ou latino (en %)



Lors du recensement 2000, les habitants des Etats-Unis étaient invités à répondre à deux types de questions concernant leur origine ou leur appartenance ethnique.

On leur demandait d'indiquer leur(s) race(s) et de dire, par ailleurs, s'ils étaient hispaniques ou latinos.

"Avoir des informations sur votre âge, votre race et votre sexe aide la collectivité à mieux répondre aux besoins de chacun", pouvait-on lire en préambule du questionnaire.

LA FIN DE LA SOCIÉTÉ BLANCHE



Mariah Carey Née d'un père métis vénézuélien et noir américain et d'une mère Irlandaise, elle est l'archétype de la chanteuse *brown*.



Tiger Woods Le champion de golf a fait scandale en refusant de se définir comme noir exclusivement.



Will Smith La star de *Men in Black*, qui a également incarné Mohammed Ali, est l'idole de la génération hip-hop.

(suite de la page 39) ► *non, nous sommes mexicains.* Il était clair qu'on nous donnait une chance.

Alors pourquoi trouvez-vous qu'il est irresponsable de répéter, comme le font le gouvernement fédéral et les médias, que les Hispaniques sont en train de prendre la place des Noirs en tant que première minorité des Etats-Unis ?

Ce n'est pas seulement irresponsable. C'est une insulte. Nous ne remplaçons pas les Africains-Américains. Je leur dois mon existence. C'est à leur histoire, à leurs vies, à leurs voix que je dois ma propre voix, ma détermination et ma confiance dans les Etats-Unis. Absolument tous ceux qui parlent l'anglo-américain leur doivent la cadence de leurs voix. L'idée que je puisse les remplacer est ridicule. C'est quand même inquiétant de négliger à ce point le long héritage des Africains-Américains et de se méprendre sur le véritable sens de l'hispanité dans ce pays.

Est-ce parce que nous ne raisonnons qu'en termes d'importance numérique, sans prendre en compte ce qu'implique le terme "minorité" ?

Oui. Le mot "minorité" n'est utilisé qu'en termes numériques. Je deviens membre d'une minorité lorsque je décroche un emploi dans un journal parce que je suis numériquement sous-représenté, mais personne ne cherche à savoir si je fais partie d'une minorité culturelle, c'est-à-dire si j'ai le sentiment d'être culturellement minoritaire au sein de la société dans laquelle je vis. Cette distinction a permis à des non-Blancs des classes moyennes de progresser en tant que minorités numériques, alors qu'ils n'étaient pas des minorités culturelles. Cela a complètement brouillé le débat. Non seulement la classe moyenne a progressé aux dépens des pauvres, mais nous avons également négligé le sort des Blancs pauvres parce qu'en termes numériques ils ne constituent pas une minorité.

Comment éviter cela ? Vous reconnaissez que la race est au centre de tout aux Etats-Unis. Vous voulez donc dépasser complètement cette idée de race ?

En effet. Avec ce livre, j'entends dynamiter la notion de race.

Est-ce possible ? Avons-nous déjà commencé à le faire ?

Eh bien, nous sommes 36 millions d'Américains à nous décrire autrement que par le biais d'une catégorie raciale. Nous nous disons hispaniques ou latinos. Ma mère regarde une émission appelée *Cristina*, sur Telemundo, une télévision de langue espagnole. On y voit cette

femme blonde, Cristina, qui est à Miami avec son public, et, dans le public, on voit qu'il y a des Noirs, des Blancs, des Browns, résultats de différents mélanges. Ma mère dit d'eux : "Son Latinos" [Ce sont des Latinos]. Elle ne dit pas : "Tiens, voilà un homme noir, voilà une femme blanche." C'est assez radical. Et personne n'a vraiment compris l'effet que cela pouvait avoir sur une telle quantité de gens.

Dans Brown, vous affirmez que les Blancs se sont toujours définis par opposition à leur perception de l'identité noire. Mais comment se définissent-ils par rapport à l'idée d'Indien, ou de Brown ?

Il me semble que la "blanchitude" est devenue une sorte de liberté, mais aussi une sorte de vide. Une femme m'a appelé l'autre jour au cours d'une émission que j'anime à la radio. Elle habitait au Canada et elle vit à présent aux Etats-Unis. Elle m'a dit que lorsqu'elle était au Canada elle avait une identité. Elle était irlandaise et danoise. Depuis qu'elle vit aux Etats-Unis, elle n'est plus que blanche. Elle n'a pas d'identité. Elle est comme une feuille vierge. Je lui ai répondu que c'était une sorte de liberté. Ce que je souhaite pour les Africains-Américains, et d'ailleurs aussi pour moi-même, c'est d'avoir la liberté qu'ont les Blancs de jouer de la musique noire, de manger des plats mexicains, d'avoir des ancêtres dans le New Jersey, la liberté de pouvoir faire absolument tout ce qu'on veut aux Etats-Unis. Les Noirs n'ont jamais eu cette liberté. Il me semble qu'ils ont toujours été soumis à des restrictions, des restrictions qu'ils s'imposent eux-mêmes d'une certaine façon aujourd'hui.

C'est un sacré obstacle à franchir pour dépasser les races !

Oui. Les Africains-Américains, par exemple, se critiquent les uns les autres lorsqu'ils s'écartent trop de ce qui est acceptable. J'ai entendu des adolescents se dire : "Tu parles blanc." Pour ce qui est des Indiens... Dans la triade originelle, l'Indien représentait le personnage insaisissable aux yeux du Blanc. La figure du sauvage. Quand la mythologie a considéré à son tour que l'Indien était mort, l'homme blanc l'a dans un sens remplacé. Mais c'est oublier que les Indiens sont tout ce qu'il y a de plus vivant dans ce pays et que beaucoup viennent d'Amérique latine et parlent espagnol. Mais, dans cette mythologie, le fait d'être en partie indien ne posait pas le même problème qu'être en partie africain. Le rapport à la terre et le droit à une place aux Etats-Unis... Les Indiens ont vraiment eu un statut différent dans l'histoire américaine.

Comment voyez-vous les rapports entre

■ Référendum

Les Etats-Unis abandonneront-ils un jour toute référence à l'origine ethnique de leurs citoyens ? Une première étape dans ce sens pourrait avoir lieu dès mars 2004 en Californie. Les électeurs se prononceront par référendum sur un texte qui interdirait aux autorités de l'Etat de demander aux citoyens de quelle origine ils sont. L'instigateur de cette consultation n'est autre que le très conservateur Ward Connerly, l'homme qui a lancé le référendum qui, en 1998, a mis fin, dans les universités californiennes, à l'affirmative action [les programmes d'intégration prioritaire pour les citoyens issus de minorités]. Il se trouve que les conséquences de ce premier référendum se révèlent beaucoup moins négatives que ne l'avaient prédit les associations de défense des minorités. Mais celles-ci restent persuadées que la prise en compte de l'origine ethnique est un facteur essentiel pour parvenir à davantage d'égalité aux Etats-Unis. Paradoxalement, l'abandon des critères raciaux est une cause défendue aujourd'hui avant tout par les conservateurs et stigmatisée par la gauche.

Noirs et Browns dans cette triade ?

Nous nous livrons une concurrence acharnée. Par exemple, à Los Angeles, les changements démographiques ont entraîné d'énormes bouleversements pour les Africains-Américains. Tous les quartiers noirs de Los Angeles (Watts, South Central) deviennent hispanophones et hispaniques. Aux dernières élections municipales, un candidat mexicain-américain extrêmement réputé s'est fait battre de justesse, surtout parce que la population noire a voté contre lui. Et ils ont voté contre lui en grande partie à cause de tout ce tapage médiatique autour des Latinos, présentés comme un géant endormi sur le point de se réveiller pour s'emparer de la ville. Il incombait aux Africains-Américains de dire : "Vous savez, nous sommes toujours là. Nos voix comptent. Nous ne sommes pas en train de nous faire évincer." Il y a beaucoup de tensions de ce type dans le pays. La gauche n'aime pas en parler parce que cela ne cadre pas avec son idée du "joli arc-en-ciel". **Venons-en à Richard Nixon. J'ai été surprise, et je ne dois pas être la seule, de lire que vous vous identifiez à lui. Est-ce vrai ?**

Oui. J'adore Richard Nixon. Il y avait quelque chose chez lui, son manque d'assurance, sa dureté et sa grossièreté, qui m'a toujours paru authentique. Je n'ai jamais eu ce sentiment avec les Kennedy. Ils m'ont toujours paru sinistres, avec leur côté "noblesse oblige".

Richard Nixon est devenu mon mentor, il m'a appris comment tricher aux Etats-Unis en jouant à être hispanique. Cherchant peut-être à saper le mouvement noir des droits civiques, le Californien Richard Nixon s'est mis à décrire l'Amérique en couleurs : blanc, noir, jaune (Asiatiques et habitants des îles du Pacifique), rouge (Amérindiens et Inuit) et brun (Hispaniques). C'est sous l'administration Nixon qu'est née cette vaste palette de couleurs. Après Nixon, il est devenu plus facile pour les gens de dire : "Je suis hispanique", "Je suis latino".

Mais je croyais que vous étiez contre ces classifications.

Je les désapprouve, mais je trouve que Nixon, en reconnaissant que nous ne vivions pas dans le monde en noir et blanc de la télévision des années 50, a exprimé quelque chose d'important. Dans les faits, je me considère *brown*, de toutes les couleurs. Le brun n'est pas une couleur spécifique. C'est la métaphore de l'impureté. En disant que je suis *brown*, je dis que je suis chinois, irlandais, et je veux forcément dire que je suis africain.

Propos recueillis par Suzy Hansen



Le blanc, une couleur tout en nuances

Qu'ils soient asiatiques, maghrébins ou latinos, les nouveaux immigrés sont de plus en plus nombreux à se déclarer blancs. Au point de vider cette catégorie de sa tonalité anglo-saxonne.

THE RECORD (extraits)
Bergen (New Jersey)

Zarmina Khalili explique qu'elle ne s'était jamais considérée comme blanche avant de s'installer aux Etats-Unis, il y a quinze ans. La question raciale ne se posait pas dans son Afghanistan natal, dit-elle. Là-bas, la distinction se faisait essentiellement sur des critères tribaux, entre Tadjiks et Pachtounes. Elle savait qu'elle était tadjike. Mais, aux Etats-Unis, on ne raisonne pas de la même manière. Les formulaires de recensement envoyés par la poste demandaient à cette femme de 42 ans installée en Californie de se classer dans l'une des six catégories raciales proposées.

► Nathanael Williams, coiffeur à Los Angeles, a collé une affiche du film Barbershop sur sa vitrine. Il le trouve drôle, mais pas réaliste.

Elle a choisi "blanc". Bien qu'elle ait le teint clair, il ne s'agissait pas entièrement d'une question de couleur de peau, précise-t-elle. Elle avait considéré "blanc" comme synonyme d'Américain, et d'intégration.

En s'identifiant ainsi, Zarmina Khalili a rejoint un nombre croissant de nouveaux venus qui élargissent les définitions raciales traditionnelles aux Etats-Unis, ce qui – contrairement à ce qu'on pourrait penser a priori – fait des Blancs la catégorie la plus diversifiée. Le recensement 2000 a dénombré 28 millions de résidents d'origine étrangère. Les deux tiers se sont identifiés comme blancs. En 1990, seulement la moitié de la population d'origine étrangère s'était déclarée blanche. Autre signe de changement : en 1990, les immigrés représentaient 5 % de l'ensemble de la population blanche. En 2000, la proportion est passée à 9 %. Ce sont les Hispaniques – ils forment la plus importante communauté d'immigrés – qui tirent ces chiffres à la hausse, près de la moitié ayant coché la case "blanc" sur les formu-

lares. "Le cliché traditionnel du Blanc – WASP [White Anglo-Saxon Protestant, Blanc anglo-saxon protestant], cheveux blonds, accent californien, motard Hells Angels – se voit éclipsé par de nouvelles images, celles du Blanc russe, arménien, iranien, maghrébin ou latino", explique Dowell Myers, démographe de l'Université de Californie du Sud. "La catégorie 'blanc' est la plus diversifiée sur le plan linguistique, et elle ne cesse d'évoluer." Les nouveaux venus élargissent la signification de "blanc", comme les immigrés d'Europe du Sud et de l'Est l'avaient fait il y a un siècle, lorsque de nombreux Américains considéraient encore le terme comme synonyme d'"anglo-saxon".

Les dernières vagues d'immigration bouleversent également l'idée reçue selon laquelle le pourcentage d'Américains blancs reculerait inexorablement au fil du temps. Environ 75 % du peuple américain se définit aujourd'hui comme entièrement ou partiellement blanc, et nombre de démographes pensent qu'il en sera encore ainsi dans cinquante

MOINS DE VINGT ANS

Génération Y

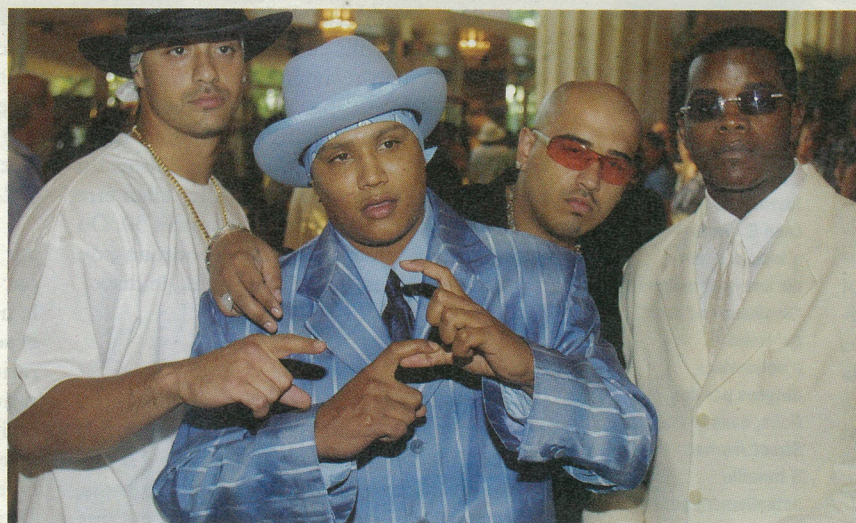
Du hip-hop au melting-pot

Pour la génération Y, "c'est cool d'être ethnique". Et c'est cool de choisir son partenaire dans une autre communauté.

L'identité américaine n'a jamais été aussi difficile à définir. Et jamais elle n'a été aussi composite d'un point de vue racial que dans la génération Y, cette tranche des 0 à 20 ans qui représente la plus forte croissance démographique depuis le baby-boom et sans doute de toute l'histoire des Etats-Unis. Ces jeunes, qui sont pour l'essentiel les enfants des baby-boomers et des immigrés récents, sont plus de 82 millions. Quoique toujours en formation, cette génération Y présente un profil racial radicalement différent de celui des générations précédentes. D'après le recensement 2000, les moins de 18 ans ont moins tendance que les adultes à être blancs et sont deux fois plus susceptibles que leurs parents de se définir comme appartenant à plus d'une race.

"Plus l'échantillon démographique est jeune, plus la population est diversifiée", constate Gregory Spencer, responsable des prévisions démographiques au service du recensement, qui cite l'immigration comme cause principale de ce phénomène. Cette tendance reflète ce que William H. Frey, démographe à l'Université du Michigan, qualifie de "fossé racial entre générations", les Blancs formant la grande majorité des personnes âgées et de la population active, tandis que les enfants de cette génération sont racialement de plus en plus diversifiés.

Conscientes que le groupe multiracial que représente la génération Y est rapidement



▲ Les Latinos aussi se sont mis au hip-hop. Ici, le groupe Cuban Link.

en train de devenir l'un des segments de consommateurs les plus importants du pays, puisqu'il représente un marché potentiel de plusieurs milliards de dollars, les entreprises s'efforcent de le courtiser et de le définir avec précision. "C'est une véritable marée montante", observe Neil Howe, 49 ans, coauteur de *Millennials Rising* [La montée des enfants du millénaire]. "Ces jeunes sont conscients de vivre dans une société qui se diversifie et se fragmente de plus en plus. C'est là où ils en sont aujourd'hui. Mais ils veulent aller vers quelque chose de beaucoup plus mélangé encore." Il s'agit, après tout, de la première génération à avoir grandi avec l'esthétique hip-hop intégrée dans le courant culturel majoritaire. "Aujourd'hui, c'est cool et branché d'être ethnique, alors que

ça n'était pas le cas il y a quelques années pour la majorité des jeunes", souligne Miguel Lyons-Cavazos, directeur du développement chez Cheskin Research, un cabinet d'études de marché. "De plus en plus, le jeune Américain blanc moyen adopte cette façon de penser, et cela est très significatif."

Rien d'étonnant, donc, à ce que des vedettes comme [le rappeur blanc] Eminem plaisent à des publics aussi bien blanc que noir ou que la pop star Christina Aguilera chante en espagnol à la cérémonie des Grammy Awards. Mais la nature hybride de la génération Y va bien au-delà de cela. Ainsi, les jeunes ont beaucoup plus facilement que leurs aînés des relations amoureuses interraciales, comme l'indique un sondage USA

Today/Gallup : 57 % des ados déclarant avoir déjà eu une relation l'ont eue avec une personne d'une autre origine, et 30 % affirment qu'ils n'auraient aucune objection à faire de même. Cette absence de préjugés raciaux est une aubaine pour des gens comme Russell Simmons, fondateur de la maison de disques Def Jam, de la ligne de vêtements Phat Farm et d'autres entreprises liées au hip-hop. "La ségrégation raciale persiste sous bien des formes, mais pas chez les jeunes", explique-t-il.

Cette tendance n'a pas échappé non plus aux producteurs de télévision et de cinéma. Prenez par exemple le film *Save the Last Dance*, une histoire d'amour à la sauce hip-hop qui a été l'un des plus grands succès de 2001 parmi la jeunesse. Ou encore Jessica Alba, l'héroïne métisse de la très populaire série *Dark Angel* diffusée sur le réseau Fox. Du casting métis de *The Real World* sur MTV aux mannequins multiethniques des pubs pour les marques de vêtements Guess ? et Tommy Hilfiger, la culture populaire affiche de plus en plus fréquemment les visages racialement ambigus de jeunes issus de la génération Y. "Ils ont l'air à la fois blancs, noirs et asiatiques – en fait, on ne sait pas ce qu'ils sont, remarque Neil Howe. Les publicités actuelles sont très différentes de celles que la génération X [les 20-40 ans] a vues dans son enfance. Ces pubs étaient souvent 'poivre et sel', avec un Blanc et un Noir côte à côte, c'est-à-dire des individus immédiatement identifiables."

Corey Takahashi,
The New York Times (extraits), New York

Maria Mourani

députée fédérale et criminologue

Maria Mourani a arrêté son choix de lecture sur un éditorial de Carole Beaulieu paru dans *L'Actualité* du 1^{er} octobre 2007, intitulé «**Fils et filles de Radisson**». Elle y a juxtaposé le poème de Marco Micone, «**Speak What**» paru en 1989.

Née en Côte d'Ivoire à Abidjan de parents d'origine libanaise, Maria Mourani a vécu sa plus tendre enfance à Abidjan et une partie de son adolescence en France. Elle est arrivée au Québec en 1988 avec ses parents et sa fratrie constituée de deux frères et d'une sœur. Elle a fait ses études supérieures à l'Université de Montréal où elle a obtenu un baccalauréat en criminologie et une maîtrise en sociologie. Elle a occupé les fonctions d'agente de libération conditionnelle pour le Service correctionnel canadien puis d'éducatrice, au Centre jeunesse de Montréal, avant de devenir députée fédérale dans la circonscription d'Ahuntsic. Réélue pour une troisième fois en mai 2011, Mme Mourani est devenue porte-parole du Bloc Québécois en matière de justice, d'environnement, de transport, d'infrastructure, de collectivités, de langues officielles et de condition féminine.

Au cours de son parcours professionnel et universitaire, elle mène une recherche sur les gangs de rue, puis rédige un mémoire de maîtrise en sociologie sur ce sujet. Le livre qui en est tiré, *La face cachée des gangs de rue*, paraît aux Éditions de l'Homme le 3 octobre 2006. Puis, le 17 septembre 2009, un deuxième livre paraît sous le titre *Gangs de rue inc.*, dans lequel Maria Mourani explore les réseaux des gangs de rue au Canada et dans les Amériques. Maria Mourani est mariée et mère de deux garçons.



photo : Olivier Hanigan

<http://www.mariamourani.org>





Fils et filles de Radisson

RADISSON, BRÛLÉ, DES GROSEILLIERS ONT DÉPASSÉ leur peur de l'autre. Ils sont notre tradition autant que les clochers!

L'écrivaine Hélène Pedneault plaiderait récemment, dans un excellent texte publié dans *Le Devoir*, pour que les Québécois — et les pouvoirs publics qui dépensent leurs impôts — investissent de façon plus créative dans la symbolique identitaire. Un fort joli concept en ces temps où bien des gens s'inquiètent de l'identité québécoise.

Indiquer où sont enterrés l'écrivaine Anne Hébert et quelques autres grands de notre histoire — pour que les gens puissent y emmener leurs enfants — est une tâche peu coûteuse et assez simple. (Le ministère du Tourisme pourrait produire une carte.) Ajouter sur les panneaux routiers les noms amérindiens de certains lieux est une autre bonne idée, déjà plus coûteuse mais ô combien rassembleuse.

Qu'un panneau, à la sortie de l'aéroport Trudeau, indique à quelle distance se trouve le centre-ville de Montréal, c'est normal. Ce serait encore mieux s'il donnait la même information pour Trois-Rivières, Québec... et pourquoi pas Natashquan, comme le propose Hélène Pedneault? Le «1 298 km» rappellerait aux gens combien ce pays est vaste. Et combien il a fallu de courage et d'audace aux premiers arrivants pour s'y aventurer.

Car depuis quelques mois, la peur semble au programme de bien des émissions radio-phoniques et conversations de salon. Mais de quoi au juste avons-nous peur? Des accommodements que la société pourrait consentir à quelques musulmans ou à quelques juifs, largement minoritaires?

Cela menacerait l'identité, la tradition? Il faudrait donc se replier derrière la palissade?

Et si on relançait plutôt l'esprit d'entreprise et de découverte des coureurs des bois, comme Nicolas Perrot ou Jean Cadieux? Eux aussi sont notre tradition! Pourquoi ne nous référons-nous qu'à la société conservatrice et religieuse d'après la Conquête?

mérite. Chose impossible en France. Mieux encore, les jeunes Français d'ici qui franchissaient la palissade de bois des forts découvraient une culture où l'enfer n'existait pas (les Amérindiens n'y croyaient pas), où les femmes participaient au pouvoir politique, où elles étaient libres, même, de se donner à qui elles vou-

laient, quand elles voulaient, jusqu'au jour où elles choisissaient un mari. Ah, l'égalité des femmes, si on y tient tant, c'est peut-être à cause d'elles! Les « Sauvages » faisaient preuve d'hospitalité et de tolérance à l'égard de ces Blancs laids, poilus et bedonnants, qui ne savaient pas maîtriser leurs émotions! (Merci, Georges-Hébert Germain, de nous raconter tout ça dans *Les coureurs des bois*.)

De l'union de ces Européens hardis avec les Amérindiens allait naître une culture nouvelle, fondée sur la tolérance et la liberté individuelle — des mots qui, depuis quelques mois, dans la bouche de certaines personnes, résonnent malheureusement comme des injures. Tolérer des différences? Religieuses?

Étienne Brûlé, Médard Des Groseilliers, Pierre-Esprit Radisson ont certainement eu peur, eux aussi... de l'autre. Un Iroquois en armes est plus effrayant qu'une femme voilée qui demande à voir un médecin de sexe féminin. Pourtant, ces explorateurs ont lancé leur canot vers l'avant.

L'identité québécoise n'est pas faite que de terres et de clochers, elle l'est aussi de la folle audace qui motivait les coureurs des bois, ainsi que des valeurs des Amérindiens qui les ont influencés. Elle pourrait être faite un jour de tout ce que nous emprunterons aux nouveaux arrivants et que nous québécoiserons. (Le sirop d'érable ne fut-il pas amérindien avant de devenir... québécois?)

Nous sommes les fils et les filles d'Étienne Brûlé et de Pierre-Esprit Radisson. Tant qu'à faire dans la symbolique identitaire, pourquoi pas celle-là? ☺

De l'union des Européens avec les Amérindiens allait naître une culture nouvelle. En naîtra-t-il une autre?



LOUISE SAVOIE POUR L'ACTUALITÉ

À LIRE

Le bien beau livre de Georges-Hébert Germain *Les coureurs des bois: La saga des Indiens blancs*, aux éditions Libre Expression.

+ Marcomicone
Speak what

Nous sommes aussi les fils et les filles de Pierre-Esprit Radisson et de Médard Des Groseilliers! Comme nombre des premiers Français émigrés en Nouvelle-France, ces jeunes hommes étaient de pauvres citoyens fuyant un monde de contraintes sociales et religieuses qui les condamnaient à la misère. Dans le Nouveau Monde, où ils arrivaient, le prestige ne s'acquerrait pas par les liens du sang. Un destin pouvait être forgé. Il était le fruit du talent, du travail, du

IL EST SI BEAU DE VOUS ENTENDRE PARLER
DE LA ROMANCE DU VIN
ET DE L'HOMME RAPAILLÉ
D'IMAGINER VOS COUREURS DES BOIS
DES POÈMES DANS LEURS CARQUOIS
NOUS SOMMES CENT PEUPLES VENUS DE LOIN
PARTAGER VOS RÊVES ET VOS HIVERS
NOUS AVIONS LES MOTS DE MONTALE ET DE NERUDA
LE SOUFFLE DE L'OURAL RYTHME DES HAÏKAÏ

SPEAK WHAT NOW
NOS PARENTS NE COMPRENNENT DÉJÀ PLUS NOS ENFANTS
NOUS SOMMES ÉTRANGERS À LA COLÈRE DE FÉLIX
ET AU SPLEEN DE NELLIGAN
♥ PARLEZ-NOUS DE VOTRE CHARTE
DE LA BEAUTÉ VERMEILLE DE VOS AUTOMNES
DU FUNESTE OCTOBRE
ET AUSSI DU NOBLET
NOUS SOMMES SENSIBLES AUX PAS CADENCÉS
AUX ESPRITS CADENASSÉS

SPEAK WHAT
COMMENT PARLEZ-VOUS DANS VOS SALONS HUPPÉS
VOUS SOUVENEZ-VOUS DU VACARME DES USINES •
AND OF THE VOICE DES CONTREMAÎTRES
YOU SOUND LIKE THEM MORE AND MORE

SPEAK WHAT NOW
QUE PERSONNE NE VOUS COMPREND
NI À ST-HENRI NI À MONTRÉAL-NORD
NOUS Y PARLONS LA LANGUE DU SILENCE
ET DE L'IMPUISSANCE

• SPEAK WHAT
«PRODUCTIONS, PROFITS, ET POURCENTAGES»
PARLEZ-NOUS D'AUTRES CHOSES
DES ENFANTS QUE NOUS AURONS ENSEMBLE
DU JARDIN QUE NOUS LEUR FERONS
DÉLESTEZ-VOUS DES TRÂITRES ET DU CILICE
IMPOSEZ-NOUS VOTRE LANGUE
NOUS VOUS RACONTERONS LA GUERRE, LA TORTURE ET LA MISÈRE
NOUS DIRONS NOTRE TRÉPAS AVEC VOS MOTS
POUR QUE VOUS NE MOURRIEZ PAS
ET VOUS PARLERONS
AVEC NOTRE VERBE BÂTARD
ET NOS ACCENTS FÊLÉS
DU CAMBODGE ET DU SALVADOR
DU CHILI ET DE LA ROUMANIE
DE LA MOLISE ET DU PÉLOPONNÈSE
JUSQU'À NOTRE DERNIER REGARD

• SPEAK WHAT
NOUS SOMMES CENT PEUPLES VENUS DE LOIN
POUR VOUS DIRE QUE NOUS N'ÊTES PAS SEULS.

MARCO MICONE

(1989)

Roger Sinha

chorégraphe et danseur



photo : Michael Slobodian

<http://www.sinhadanse.com>



Roger Sinha a choisi de lire un article écrit par **Yves Schaëffner** de Londres, paru dans *La Presse* du 16 septembre 2007, «**Quand le multiculturalisme mène à l'Apartheid**».

Roger Sinha est né à Londres d'une mère arménienne et d'un père indien, où il grandit en immersion dans la culture britannique, sans contact avec ses racines. À l'âge de huit ans, il emménage avec sa famille à Saskatoon (Saskatchewan, Canada) en 1968, où il est victime de racisme. Ce choc culturel constituera le fondement de son œuvre chorégraphique. Il fait des études universitaires en économie avant de s'initier à la danse moderne à l'école du Toronto Dance Theatre en 1983. Il s'installe à Québec, puis à Montréal vers la fin des années quatre-vingt. En même temps, il danse pour de nombreuses compagnies canadiennes, dont Danse Partout, la Fondation Jean-Pierre Perreault et Sylvain Émard Danse. Admirant le travail particulier des créateurs québécois, il constate que leurs œuvres s'inspirent de leur propre vie.

En 1991, il fonde Sinha Danse dans cet esprit en empruntant à l'art de la danse classique indienne dont il mélange les codes, les rythmes et le langage de l'Orient avec la danse contemporaine de l'Occident. Sa pratique se distingue par la gestuelle du *bharata natyam* et des *mudras* (des rythmes où on frappe le plancher avec les pieds), qu'il fusionne aux arts martiaux, au théâtre et dernièrement, aux nouvelles technologies et à la vidéo... pour devenir une sorte d'*électro-natyam*. Le répertoire de Sinha Danse compte plus d'une quinzaine d'œuvres chorégraphiques qui ont été présentées au Québec, au Canada, en Europe et en Asie.

QUAND LE MULTICULTURALISME MÈNE À L'APARTHEID

George Alagiah, présentateur vedette de la BBC d'origine sri-lankaise, pourfend le multiculturalisme britannique et veut obliger les immigrants à s'intégrer. Il pense que le Canada devrait apprendre des erreurs de la Grande-Bretagne.

YVES SCHAEFFNER

COLLABORATION SPÉCIALE

LONDRES

Il n'y a pas que le Québec qui soit obsédé par les questions d'immigration et d'intégration. Le sujet est également sur toutes les lèvres en Grande-Bretagne depuis les attentats de juillet 2005.

Le présentateur vedette de la BBC George Alagiah n'a toutefois pas eu besoin d'une commission Bouchard-Taylor pour se faire une opinion. Selon l'homme d'origine sri-lankaise, «le grand rêve du multiculturalisme ne marche pas».

À ses yeux, la politique du multiculturalisme – qui favorise une mosaïque culturelle plutôt qu'une assimilation rapide – a été pervertie au point d'exclure plus qu'elle n'intègre. «Que vous appeliez ça de la ségrégation ou de l'isolation, une chose est sûre: c'est en train de se produire», assure-t-il.

« Certains coins de la Grande-Bretagne commencent à ressembler à l'Afrique du Sud sous l'apartheid. La différence, c'est qu'en Afrique du Sud, cela a été créé spécifiquement dans ce but alors qu'ici, cette situation est apparue presque par erreur alors qu'on essayait de faire pour le mieux. »

« Certains coins de la Grande-Bretagne commencent à ressembler à l'Afrique du Sud sous l'apartheid. La différence, c'est qu'en Afrique du Sud, cela a été créé spécifiquement dans ce but alors qu'ici, cette situation est apparue presque par erreur alors qu'on essayait de faire pour le mieux », précise le présentateur du journal de 18h.

Pour les besoins d'un livre qu'il a publié l'automne dernier, le journaliste de 51 ans a arpenté la Grande-Bretagne de long en large. Ce qu'il a découvert? Des

communautés repliées sur elles-mêmes, qui vivent dans des ghettos imperméables à la culture britannique.

Le multiculturalisme était une excellente idée qui a mal tourné, explique-t-il. «On voulait donner le droit à la différence, mais le problème, c'est qu'on a oublié l'importance des choses qui nous unissent les uns aux autres. L'équilibre n'est plus là à l'heure actuelle.»

La radicalisation des jeunes

Évoquant son propre parcours dans son livre *A Home from Home* (Little Brown), Alagiah rappelle qu'en débarquant en Angleterre en 1967, à l'âge de 11 ans, il n'a pas eu le choix de s'intégrer. Envoyé dans un pensionnat tout ce qu'il y a de plus *brit*, le jeune immigrant sri-lankais a été complètement immergé dans la culture anglaise.

«C'était un cas de marche ou crève», se remémore-t-il. Selon

Alagiah craint également que le manque d'intégration soit à l'origine de la radicalisation de certains jeunes musulmans britanniques. Évoquant le cas de trois des quatre kamikazes responsables des attentats de juillet 2005, il dit ne pas savoir si «la non-intégration de ces jeunes explique qu'ils aient commis ces attentats, mais c'était sans doute une partie de la raison».

D'où son empressement à remettre en question la politique d'intégration actuelle. Croit-il que le modèle d'intégration républicain français soit plus intéressant? Pas vraiment. «La vision française d'assimilation totale n'est pas meilleure. On ne peut pas demander à des immigrants d'oublier leur passé. Je suis la somme de mes expériences.»

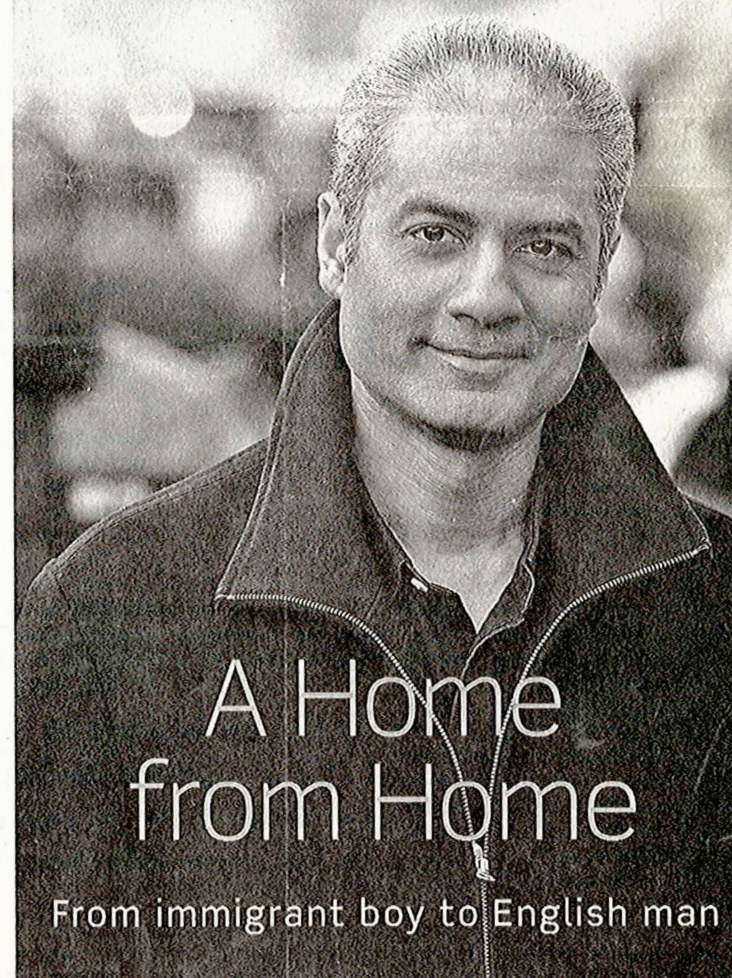
Un test de contribution

De la même manière, il s'oppose vertement à l'idée de bannir le voile, le niqab ou même la burqa dans les écoles. «Cela ne m'inquiète pas. Je n'accorde aucune importance à la couleur de la peau ou aux vêtements. Ce qui compte, c'est d'être capable de s'intégrer, de parler la langue et de pouvoir décrocher un emploi.»

Selon le journaliste, le problème du multiculturalisme est qu'il ne force pas les immigrants à s'intégrer à la culture dominante. «Je pense que nous devrions être plus exigeants. Au Canada comme en Angleterre, nous devrions demander aux immigrants ce qu'ils peuvent apporter au pays. Je ne pense pas que l'on doive demander à quelqu'un de choisir entre son passé et son futur, mais nous devrions faire passer un test de contribution.»

L'État a le devoir de combattre le racisme, il doit aider les gens à apprendre la langue du pays, ajoute-t-il, mais les immigrants devraient également avoir l'obligation de s'intégrer.

GEORGE ALAGIAH



A Home from Home

From immigrant boy to English man

PHOTO FOURNIE PAR LITTLE BROWN

Évoquant son propre parcours dans son livre *A Home from Home*, George Alagiah rappelle qu'en débarquant en Angleterre en 1967, à l'âge de 11 ans, il n'a pas eu le choix de s'intégrer.

Jean-Guy Moreau

humoriste, animateur et comédien



photo : Maxime Côté

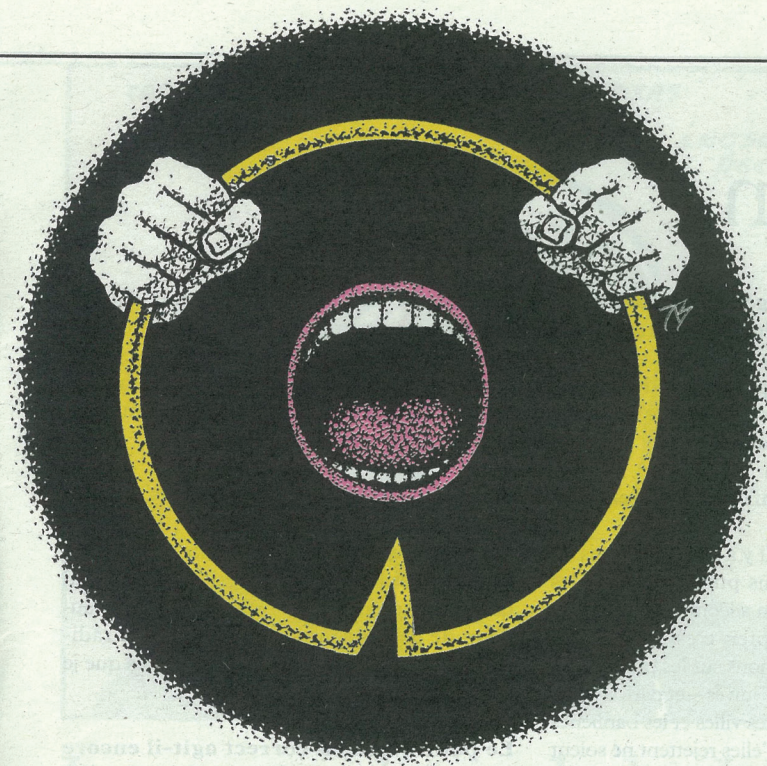
Jean-Guy Moreau a choisi de lire un texte de Daniel Innerarity sur « **La Montée des tabous** », paru dans le numéro 844 du *Courrier International* en janvier 2007.

Feu Jean-Guy Moreau, humoriste, animateur et comédien, né dans le quartier d’Ahuntsic, est d’origine irlandaise comme plusieurs citoyens québécois. L’être humain – “l’autre” – constitue sa matière première. C’est ainsi qu’il façonne ses personnages d’après ses observations sur les autres, soutenues par l’actualité. À vingt ans, il veut devenir céramiste, mais son talent d’humoriste imitateur l’emporte. Au début des années 1960, il fait ses classes dans les *boîtes à chansons*, en faisant des imitations du mime Marcel Marceau, mais sans grand succès. Il change de formule et se lance alors dans l’imitation des chansonniers de l’époque, entre autres, Georges Brassens, Jacques Brel, Gilles Vigneault, Félix Leclerc et Claude Léveillée. C’est son ami d’enfance, le tout jeune Robert Charlebois, qui le conseille et l’accompagne au piano lors de ses premiers spectacles. Ce dernier affirme qu’il était capable de fouiller l’âme des gens.

Jean-Guy Moreau deviendra un des précurseurs d’un genre humoristique qui gagnera en popularité au Québec. Ses nombreuses imitations de personnalités publiques se distinguent par un style original qui contribue à sa notoriété. En 1977, dans son spectacle *Mon cher René, c’est à ton tour!*, il salue et parodie le chef du Parti québécois, René Lévesque, qui reste l’un de ses personnages préférés. Une autre de ses imitations les plus célèbres est celle de Jean Drapeau, maire de Montréal. C’est aussi ce rôle qu’on lui assigne dans une série importante sur la politique : Trudeau. Ce géant de l’humour, père de trois enfants, s’est éteint le 1^{er} mai 2012, à l’âge de 68 ans.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Guy_Moreau#Biographie





Dis-moi ce qui t'offense, je te dirai qui tu es

L'irrévérence rend la coexistence très difficile, mais son interdiction la rend absolument impossible. La réflexion du philosophe espagnol Daniel Innerarity.

EL PAÍS
Madrid

et des personnalités non élues qui s'arrogent le droit de décider comment les autres doivent parler de leur communauté ethnique ou religieuse a un effet préjudiciable sur notre droit à la liberté d'expression. Salman Rushdie a établi une distinction importante pertinente : attaquer des gens est une chose, critiquer leurs croyances ou leurs idées en est une autre. Le problème est que beaucoup de croyants sont incapables de faire cette distinction. En laissant des dirigeants de minorités autoproclamés (ou même élus) délégitimer la critique ou la censurer par la menace de violences (comme à Birmingham), on fait le jeu des fanatiques.

L'OFFENSE EST LE PRIX À PAYER POUR NOTRE LIBERTÉ D'EXPRESSION

En un sens, les dirigeants des minorités sont un peu comme des chefs de gang. Les syndicats du crime, organisés par origines ethniques, prétendent souvent représenter les intérêts des nouveaux arrivants, qui n'ont personne d'autre à qui s'adresser dans un pays qu'ils ne connaissent pas bien. Mais quels Italo-Américains ou Britanniques d'origine chinoise de la deuxième ou de la troisième génération voudraient être représentés par la Mafia ou les triades chinoises ? La plupart des gens, une fois qu'ils ont accédé à la classe moyenne, veulent être considérés comme des citoyens plutôt que comme des membres d'une communauté ethnique ou religieuse, même si cela n'exclut pas la possibilité d'appartenir aux deux.

Il y a quelque chose de réactionnaire dans l'idéal du multiculturalisme tel que le conçoivent le Royaume-Uni, les Pays-Bas et, de plus en plus, les Etats-Unis. Il suppose en effet que les minorités préfèrent être représentées par des leaders ethniques ou religieux. Cela confère beaucoup trop de pouvoir aux dirigeants communautaires, qui doivent leur statut à leur capacité de contrôler ce que nous disons ou pensons sur les individus dont ils ont prétendument la charge, et cela empêche les gens de se considérer comme des individus et des citoyens. Il était bien sûr nécessaire, dans nos sociétés démocratiques, d'apprendre à la majorité à respecter les droits des minorités, mais aujourd'hui les immigrés et leurs descendants doivent comprendre que l'offense est le prix à payer pour notre liberté d'expression et de pensée à tous.

Ian Buruma

▲ Dessin de Vlahovic paru dans NIN, Belgrade.

■ Les auteurs

Ian Buruma est professeur de démocratie, droits de l'homme et journalisme au Bard College, dans l'Etat de New York. Viennent de paraître de lui en français : *On a tué Theo Van Gogh – Enquête sur la fin de l'Europe des Lumières* (Flammarion) et *L'Occidentalisme : une brève histoire de la guerre contre l'Occident* (Climats), écrit avec Avishai Margalit.

Daniel Innerarity est professeur de philosophie à l'université de Saragosse. Il vient de publier en France *La Démocratie sans l'Etat : essai sur le gouvernement des sociétés complexes* (éd. Climats).

Contrairement à ce qu'on a l'habitude de dire, pour offenser autrui, il ne suffit pas de le vouloir ou de le pouvoir. Il faut tomber sur quelqu'un qui puisse et qui veuille être offensé. Les raisons de l'offense sont aussi évidentes pour les uns qu'incompréhensibles pour les autres. C'est pour cela, entre autres, que la coexistence est si difficile entre les individus et entre ce que l'on appelle les civilisations. Le ressenti ayant acquis une telle importance, peu importe qu'il s'agisse à la base d'une question futile, d'une plaisanterie, d'une citation ou d'une fiction. Nous pouvons contrôler nos actes et nos décisions, en partie du moins, mais nous avons un pouvoir beaucoup plus limité sur le sens des mots. Il est si facile d'offenser que nous n'avons pas d'autre solution qu'apprendre à vivre avec le malentendu.

Les relations humaines nous ont appris que les sentiments sont un matériau particulièrement inflammable, mais à présent cela se vérifie instantanément et à l'échelle planétaire. Ce qui s'est passé avec les caricatures danoises, avec le discours du pape à Ratisbonne ou avec l'opéra de Mozart à Berlin confère à l'offense supposée une portée inédite dans l'espace affectif. Les conflits sociaux ont acquis depuis longtemps un caractère "sentimental". On assiste à tous les niveaux à une psychologisation croissante des conflits, que l'on ne peut plus gérer comme s'il s'agissait de conflits de classes et de redistribution traditionnels, ou de guerres classiques, avec des fronts et des territoires disputés. L'irruption des questions d'identité (sexuelle, religieuse, ethnique, culturelle...) a remis en question le schéma selon lequel l'affectif appartenait uniquement à la sphère privée, tandis que la sphère publique était le lieu où nous pouvions nous entendre, fût-ce à grand-peine. Aujourd'hui, semble-t-il, les sentiments offensés s'érigent en juge de dernière instance. Les êtres humains se retranchent derrière la seule position qu'ils jugent valable : leurs sentiments face aux choses. Dès lors, contester une position quelconque (comme l'a fait Benoît XVI) ou en faire un sujet de fiction relève automatiquement de l'insulte ; chaque argument devient *ad hominem*. Notre monde est constitué de groupes qui se comportent comme des "concessionnaires d'estime de soi". La susceptibilité constitue le principe identificateur : "les nôtres" sont ceux qui se regroupent autour de la même offense et qui sont unis par une irritation commune. Dis-moi ce qui te dérange, je te dirai qui tu es.

Le vieux combat pour la redistribution des richesses est peut-être en train de céder la place à un conflit plutôt psychologique autour de l'honneur et de l'offense. Le grand combat que nous livrons, au sein de nos sociétés et à l'échelle mondiale, est une lutte pour la reconnaissance. Et ce combat se livre sur le plan des représentations et des symboles. On aurait tort de croire que ce qu'on appelle le terrorisme international relève d'autre chose, qu'il est une question de pouvoir et de territoire, et non de ressentiment ou de haine de l'humilié. Quand l'espace sans limite s'unifie au point de devenir tout entier zone frontière, selon la formule de Zygmunt Bauman, alors le monde entier devient une zone irritable. Ce ne sont pas seulement le pouvoir, l'argent, la communication, l'environnement qui se sont mondialisés, mais aussi l'affront : n'importe qui peut offenser et être offensé, le mépris lui aussi s'est délocalisé, et la véritable Bourse est celle où sont cotées l'estime et la reconnaissance.

IL N'EST PAS NÉCESSAIRE QUE LES BLAGUES NOUS FASSENT RIRE

Comme tout ce qui est humain, cette situation est à double tranchant. En introduisant la question de l'identité, on élargit le catalogue des droits, on est attentif aux victimes, on peut approfondir le pluralisme et affermir le respect que nous nous devons les uns aux autres, on avance vers plus d'égalité. Mais on donne aussi libre cours à l'hystérie et à la victimisation. Qu'il en soit, nous n'avons pas d'autre solution qu'apprendre à vivre dans cette confusion des sens et à gérer les nouveaux conflits avec plus de doigté et de diplomatie, en faisant plus attention à leur dimension psychologique qu'aux variables objectives. Et il faudra combattre les causes dont se nourrissent, à tort ou à raison, ces sentiments. Il y a tant de discrimination, d'inégalité et d'hégémonie dans notre monde qu'on peut difficilement les mettre entièrement au compte d'un excès de susceptibilité.

Je propose un instrument qui pourrait fonctionner, au cas improbable où nous élaborerions une sorte de classement des cultures et des civilisations. La maturité d'une société se mesure au fait que tout n'y coïncide pas : ce ne sont pas les mêmes sphères qui déterminent ce qui est obligatoire, ce qui est autorisé, ce qui est acceptable, ce qui est toléré, ce qui est admiré, ce qui est supporté. Or les fanatiques ont tendance à penser que tout cela doit être équivalent. Nous sommes humains quand nous estimons que devoir vivre avec l'irrévérence et le mauvais goût est le prix à payer pour notre liberté. Il n'est pas nécessaire que les blagues nous fassent rire, qu'une boutade théologique nous enthousiasme ou que nous applaudissions à tout rompre à la vue de têtes tranchées. Nous avons peut-être découvert une chose : le mauvais goût ou les opinions bizarres rendent la coexistence très difficile, mais leur interdiction la rend absolument impossible.

Daniel Innerarity

LES DESSOUS DE L'EXPOSITION

SAVIEZ-VOUS QUE ?

À l'origine du projet, 30 photographies ont été commandées à **Yves Beaulieu, Oliver Hanigan** et **Marie-Reine Mattera**, des photographes professionnels reconnus dans leur domaine. Leur seule consigne était de respecter l'essence de l'exposition célébrant la diversité culturelle : **Montre-moi ce que tu vois de l'autre que je ne vois pas**. Encouragés à maintenir leur style et leur vocabulaire propre, ne pas tomber dans le cliché représentait leur défi le plus important.

Yves Beaulieu a choisi de s'infiltrer à l'intérieur des activités quotidiennes des gens. Cette approche a exigé de longues heures d'observation avec ses sujets... avant qu'ils ne révèlent une part de leur intimité. Il a recommencé ses séances photos jusqu'à ce qu'il obtienne l'émotion recherchée. Pour ce photographe, une photo réussie doit se révéler clairement à l'auditoire. Elle ne doit pas être retouchée, ni coupée, ce qui ajoute à la complexité de son travail.

Olivier Hanigan a impliqué plusieurs personnes de son entourage qui se sont amicalement prêtées au jeu pour réaliser sa série de portraits, à l'exception de Raphaël qu'il ne connaissait pas. Le photographe l'a poursuivi jusqu'à l'intérieur de la synagogue. Son approche journalistique impose une prise de vue rapide, aussi spontanée qu'un éclat de rire qui surgit.

Marie-Reine Mattera a invité son partenaire photographe, **Emmanuel Joly** à se joindre à elle pour réaliser ce projet. Le duo a d'abord opéré séparément pour trouver chacun son angle de vue. Les deux artistes ont ensuite juxtaposé leurs images/sujets qu'ils ont traitées et manipulées pendant de nombreuses heures en retouches, recadrages et effets spéciaux.

Gilbert Duclos, photographe de rue reconnu, s'est joint au collectif en 2008. Les 11 œuvres faisant partie de l'exposition proviennent de ses archives personnelles. Il a donné carte blanche à la commissaire pour les rééditer dans l'esprit du projet.

Le **dispositif d'exposition** favorise les jeux de points de vue et de perspectives visant à stimuler les regards pluriels tout au long du parcours des visiteurs, suggérant ainsi, le déploiement d'une arborescence de cette diversité culturelle universelle, un certain rythme au parcours, propice à la réflexion, au recueillement, aux échanges.

Les **miroirs** jouent un rôle fondamental au cœur de l'exposition. Dès que le visiteur y voit son reflet, du coup il fait partie intégrante de cette diversité culturelle.

Certes, on ne peut s'attarder à établir une relation avec toutes les personnes que l'on croise ou qui nous entourent, mais il reste que l'image demeure un moyen rapide et efficace de nous sensibiliser à une problématique ou à un enjeu important concernant la diversité culturelle. D'autres peuvent réagir et s'exprimer directement, par exemple, ces graffeurs qui ont laissé leur marque sur quelques-uns des supports photographiques présentés dans le parc des Amériques. Bien que plusieurs personnes aient été déçues, on peut convenir que dans l'esprit de ce projet d'exposition,

cela fasse partie également de la diversité. À la suite de cet évènement, la 2^{ème} bannière descriptive du projet a été réalisée pour soutenir ce principe.

L'esprit de **Finbar O'Reilly**, lauréat de la meilleure photo du World Press Photo 2005, fondant l'espoir que les images de presse encouragent les gens à lire à propos des sujets illustrés, a inspiré le projet des cinq courts documentaires de l'exposition. L'idée de faire lire des extraits d'articles de journaux, un peu comme on le fait dans l'intimité, entre amis ou collègues lorsqu'on a envie de partager un point de vue, d'en discuter ou d'en débattre, est apparue signifiant pour illustrer une autre manière de voir la diversité culturelle.

Jean-Guy Moreau a participé au projet pilote de la série de courts métrages.

Roger Sinha s'est dévoilé de façon surprenante pendant le tournage en nous apprenant qu'il s'est fait battre en raison de sa couleur de peau lorsqu'il a immigré au Canada. Cette expérience a d'ailleurs teinté son œuvre chorégraphique dès le début de la fondation de sa compagnie, Sinha Danse.

Durant son séjour en Andalousie, **Alexandre Da Costa** a été sensibilisé à la réalité des cayucos³, ainsi qu'au sort réservé à ces personnes arrivant sur ces embarcations. Préoccupé par cette forme de ségrégation, il établit une analogie inattendue pendant le tournage, en nous révélant l'existence d'un grand-père maternel d'origine jamaïcaine ayant vécu le racisme.

En plus de choisir de lire plusieurs extraits tirés d'un dossier portant sur la culture *Brown* **«États-Unis : la fin de la société blanche»**, **Tania Kontoyanni** a réussi à faire converger de nombreuses références d'auteurs sur la représentation de la diversité culturelle. Elle s'est investie dans ce projet avec une approche très personnelle pour approfondir ses recherches et sa réflexion.

Il est intéressant de voir comment **Maria Mourani** juxtapose le poème de **Marco Micone** publié en 1989, **«Speak What»**, à son choix de lecture « Fils et fille de Radisson⁴ ». Dans son texte, l'écrivain et dramaturge Italo-Québécois fait une «réutilisation» du fameux poème de Michèle Lalonde publié en 1968, «Speak White», pour faire l'analogie entre l'oppression que les francophones ont subie de la part des anglophones du Canada et le manque d'ouverture de cette même société québécoise face aux immigrants allophones. *Speak White* (en français : « Parlez blanc »), est une injure qui était proférée aux Canadiens français par les Canadiens anglais lorsqu'ils parlaient français en public. Cette expression péjorative n'est plus utilisée de nos jours.

Les cinq courts documentaires intégrés à la scénographie, ont trouvé leur propre voie grâce à l'Office national du film du Canada qui en a fait l'acquisition. Ainsi, le DVD, est vendu sur le marché institutionnel canadien de l'ONF, accompagné d'un guide pédagogique, téléchargeable gratuitement.



³Bateaux traditionnels de pêcheurs du Sénégal, notamment connus pour être parfois utilisés dans des tentatives de traversée de la Méditerranée.

⁴Voir le poème de Marco Micone, ainsi que le texte complet de l'article paru dans l'éditorial de Carole Beaulieu, Actualité, 1er octobre 2007, p 15, dans le Cahier de présentation de l'exposition.

Johane Bergeron œuvre à titre de commissaire indépendante d'exposition et de cinéaste dans les champs de la culture et de la société, de la diversité culturelle, ainsi que du patrimoine immatériel et matériel. Elle est diplômée en Communications sociales de l'Université d'Ottawa. C'est au cours de ses études au DESS en Design d'évènements de l'UQÀM qu'elle se dirige naturellement vers la conception et l'organisation d'exposition, puis vers la réalisation documentaire, débutant ainsi ces nouvelles activités professionnelles. En 2007, elle conçoit **Montre-moi ce que tu vois de l'autre que je ne vois pas**, son premier commissariat à compte d'auteur. Dans le cadre de ce projet nomade d'exposition qui célèbre la diversité culturelle, elle réalise et produit également sa première œuvre documentaire, une série de cinq court-métrages. Le film, accompagné d'un guide pédagogique, est distribué par l'Office national du film du Canada (ONF) sur le marché institutionnel canadien sous les rubriques culture et mode de vie, diversité culturelle et immigration, enjeux sociaux et éthique.

Depuis son inauguration en 2008, l'exposition a connu un vif succès public et médiatique. **Montre-moi ce que tu vois de l'autre que je ne vois pas** en tournée a été présen-

tée à travers le Québec dans 18 lieux de diffusion culturelle différents sur cinq ans. Ainsi, la commissaire et chargée de projets l'a réadapté à 18 reprises, réalisant à chaque fois un aménagement et un évènement uniques en fonction des espaces et des publics. Sa vaste expertise en communication marketing constitue par ailleurs, une valeur ajoutée lui permettant de mettre en perspective les éléments de promotion appropriés pour une meilleure reconnaissance.

En 2013, elle crée **Mosaïque productions** pour soutenir les musées à titre de chargée de projet et de commissaire d'exposition. Elle accompagne également les entreprises et les fondations dans la recherche, la conception, la réalisation, l'organisation, ainsi que dans la mise en espace d'expositions qui leur permettront de diffuser la richesse de leur patrimoine et de leur histoire auprès de leurs diverses clientèles. Parallèlement, Johane Bergeron travaille sur la conception et l'organisation de nouveaux projets d'exposition à compte d'auteur, ainsi que sur la réalisation d'un film documentaire, **Je suis là... papa**. Elle souhaite poursuivre ses études de 2e cycle en Muséologie et Ethnologie à l'Université Laval afin d'approfondir sa démarche et ses recherches s'inscrivant à l'intérieur du patrimoine culturel.

Calendrier de tournée 2008-2013

2008

7 mars au 20 avril	MAISON DE LA CULTURE MAISONNEUVE
31 mai	RENCONTRE MONTRÉLAISE DE LA DIVERSITÉ
11 juillet au 15 septembre	PARC DES AMÉRIQUES (EXTÉRIEUR)
17 septembre	SEMAINE QUÉBÉCOISE DES RENCONTRES INTERCULTURELLES
30 octobre au 9 décembre	LA TOHU

2009

16 au 27 février	CÉGEP DU VIEUX-MONTRÉAL
4 au 29 mars	GALERIE LES TROIS C, CENTRE HENRI-LEMIEUX
15 mars au 26 avril	BIBLIOTHÈQUE DU COLLÈGE ROSEMONT
9 au 19 juillet	MONDIAL DES CULTURES DE DRUMMONDVILLE (EXTÉRIEUR)
16 septembre au 18 octobre	MUSÉE DES MAÎTRES ET ARTISANS DU QUÉBEC

2010

25 octobre au 5 novembre	COLLÈGE DE MAISONNEUVE
--------------------------	------------------------

2011

7 au 21 mars	CÉGEP BEAUCE-APPALACHES
10 juin au 5 septembre	VILLE DE VAUDREUIL-DORION

2012

10 mai	MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
	Gala annuel de Médecins du Monde Canada
11 septembre au 2 décembre	BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

2013

30 janvier au 28 avril	MUSÉE DE SOCIÉTÉ DES DEUX-RIVES (MUSO) VALLEYFIELD
9 février au 3 mars	POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL
11 au 29 mars	CÉGEP DE SAINT-LAURENT

REMERCIEMENTS

Je profite de cette opportunité pour souligner la précieuse collaboration de nombreuses personnes qui m’ont accompagné tout au long de cette aventure durant les cinq dernières années.

Je remercie chaleureusement les photographes, **Yves Beaulieu, Gilbert Duclos, Olivier Hanigan, Marie-Reine Mattera** et **Emmanuel Joly**, qui ont accepté de s’impliquer dans ce projet social, artistique et citoyen, à titre personnel, ainsi qu’**Alexandre Da Costa, Tania Kontoyanni**, feu **Jean-Guy Moreau, Maria Mourani** et **Roger Sinha**, qui se sont investis dans les courts documentaires avec une générosité sans bornes. Leur confiance indéfectible m’a permis de porter cette exposition itinérante plus loin que je ne l’avais imaginé.

Je remercie particulièrement **Pierre Larivière**, directeur à la Maison de la culture Maisonneuve, pour m’avoir offert l’opportunité de réaliser mon premier commissariat à compte d’auteur en 2008. Ce fut le début d’un long voyage vers l’Autre, ponctué de 18 escales sur cinq ans de tournée.

Les 18 diffuseurs culturels qui ont accueilli l’exposition se sont appropriés le projet avec conviction, passion et respect, s’inscrivant ainsi dans un mouvement collectif créatif et porteur. Chacun de ces hôtes a contribué au rayonnement et au succès de l’évènement. Je les remercie un à un : **Aïda Kamar, Valérie Kinsley, André Beauséjour, Nathalie Saindon, Johanne Côté-Galarneau, Marie-Hélène Thouin, Hélène Coulombe, Danielle L’Espérance, Gabriel Lemelin, Josée Corriveau, Fanny Guérin, Pierre Wilson, Coquelicot Ayotte, Julie Beaudoin, Michel Vallée, Nicolas Bergeron, Nicole Vallières, Claude Sauvageau, Annabelle Laliberté, Claudette Fortier, Kim Fontaine, Ariane Bureau.**

Enfin, je souhaite souligner mon appréciation envers tous les sujets qui se sont laissés photographier si naturellement, avec générosité et abandon, ainsi qu’envers les nombreux complices qui m’ont accompagné et épaulé au long de cette aventure. Je retiens leur enthousiasme et leur précieuse collaboration.

Outre le nom des personnes déjà mentionnées: Roch Coulombe | Serge Marchetta | André Pelletier | Louise Sarrasin | Isabelle Limoges | Véronica Barton | Pierre Lapointe | Christine Rioux | Claude Goyette | Patrick Doss | Michel Trudel | Marie-Christine Guité | Jean-Pierre Belhumeur | Sherif Laoun | Charles S. N. Parent | Cristian Penca | Richard Bonneau | Daniel Bissonnette | Martine Nadeau | Germaine Wong | Zacharie Fay | Eric LeMoyne | Kariann Aarup | Hélène Labrie | Marie Ginette Bouchard | Isabelle Brouillette | Michel Lanctôt | Claude Garneau | Louis Charpentier | Katarina Soukup | Virginia Sarrazin | Bernard Lévy | Xuân-Huy Nguyen | Guilaine Royer | Aboubacar Mané | Mohamed N’Diave | Gamaliel Martinez Fonseca |

Alexandre Vovan | Luck Mervil | Mohamed Fofana | Estelle Lavoie | Lydia Ripetti | Michel Beaudet | Lina Demnati | Isabelle Huiban | Mayi-Eyder Inchauspé | Agence Duchesne | Clara Bonnes | Sandra Fénelon | Isabelle Brouillette | Pierre Verville | Madjella Poirier | Francis Hanneman | Sylvie Adam | Valérie Paquin | Bernard Guérin | Hélène Lauzon | Isabelle Champagne | Nicole Dauphin | Marie-Josée Bonin | Geoffroy Bélanger | Daniel Berish | Helen Fotopulos | Marc Snyder | Normand Limoges | Sylvie Chalifoux | Bureau de députée Louise Harel | ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec ... et tous ceux que j’aurais oublié sans le vouloir...

Toujours d’actualité, **Montre-moi ce que tu vois de l’autre que je ne vois pas** poursuivra son mouvement collectif de manière interactive à travers son site Internet.

www.montre-moi.ca



La réalisation de ce projet nomade
d'exposition photos/films a été
rendue possible grâce
à la participation financière
des commanditaires suivants :

Partenaires
publics



Partenaires
privés



